

Extrait de :

C. Meyer, M. Boch-Jacobsen, J. Cottraux, D. Pleux et J. Van Rillaer (Eds)

Le livre noir de la psychanalyse

Paris : éd. Les Arènes, Nouvelle édition, 2010, p. 357-392

Les mécanismes de défense des freudiens

Jacques Van Rillaer

« Freud savait, et il nous a donné ce savoir en des termes que l'on peut dire indestructibles. [...] Aucun progrès n'a pu se faire, si petit, qui n'ait dévié chaque fois que fut négligé un des termes autour desquels Freud a ordonné les voies qu'il a tracées¹. »

Jacques Lacan, Président de l'École freudienne de Paris.

« Contrairement à ce qui se passe dans les autres disciplines scientifiques, nous nous trouvons confrontés en la personne de Freud, à un créateur unique et indépassable.² »

Janine Chasseguet, Présidente de la *Société psychanalytique de Paris*.

Freud s'est toujours senti persécuté ou, du moins, il a toujours eu le sentiment de ne pas être valorisé à la hauteur de ce qu'il méritait, même lorsque ses idées se diffusaient à un rythme impressionnant³. Dès les débuts de la psychanalyse, il a mis au point un système de défense très ingénieux et efficace, qui présente, pour les spécialistes, de nombreuses failles. Nous passerons en revue les principales stratégies défensives de la psychanalyse, en commençant par les plus anciennes.

¹. *Le Séminaire XI*, Paris, Seuil, 1973, p. 211.

². « Freud mis à nu par ses disciples mêmes », *Revue Française de Psychanalyse*, 1975, 39, p. 152.

³. Freud présente des caractéristiques d'une personnalité paranoïde et a contribué au développement d'une psychologie suspicieuse, voire paranoïde (cf. John Farrell, *Freud's paranoid quest : psychoanalysis and modern suspicion*, New York University Press). Il a lui-même reconnu l'analogie des systèmes interprétatifs du psychanalyste et du paranoïaque : dans les deux cas, écrit-il, de petits indices sont exploités et combinés pour former des explications. Il ajoute, avec sagesse : « Seuls peuvent nous préserver de tels dangers la large assise de nos observations, la répétition d'impressions semblables provenant des domaines les plus divers de la vie de l'âme » (*Leçons d'introduction à la psychanalyse* (1917), *Œuvres complètes*, PUF, 2000, XIV, p. 64).

« Si nous sommes tant critiqués, c'est la preuve que ce que nous disons est vrai »

En 1895, dans ses conférences et ses articles, Freud affirme que la source de *tous* les troubles névrotiques (hystérie, obsessions, « névrose d'angoisse ») et de *toutes* les neurasthénies (à peu près l'équivalent de ce qu'on appelle aujourd'hui les « dépressions ») réside *toujours* dans la vie sexuelle. Des confrères critiquent ces généralisations : Krafft-Ebing, le célèbre sexologue, objecte que le facteur sexuel joue *certes un grand rôle* dans les troubles mentaux, mais qu'on ne peut généraliser à *tous* les cas ; Holländer dit également que la sexualité est *très importante*, mais que d'autres facteurs peuvent entrer en jeu, par exemple le surmenage dans des cas de neurasthénie.

Freud répond qu'il a observé que la sexualité était « le » facteur essentiel « dans tous les cas, sans exception⁴ ». Les critiques de ses confrères, tout à fait justifiées, ne l'incitent nullement à relativiser son affirmation. Il se sent « attaqué » et en déduit qu'il a raison. Il écrit à son confident, Wilhelm Fliess :

« Je suis en butte à de l'hostilité et je vis dans un isolement tel qu'on dirait que j'ai découvert les plus grandes vérités⁵. »

Tout au long de sa carrière, Freud répétera qu'on est d'autant plus attaqué qu'on détient la vérité et qu'on est d'autant moins critiqué qu'on fait plus d'erreurs. Voici un échantillon de cette argumentation :

En 1907 : « A chaque expérience renouvelée de moquerie à notre égard, ma certitude que nous avons quelque chose de grand entre les mains croît⁶. »

En 1915: « Je tiens *Deuil et Mélancolie* pour la meilleure et la plus utilisable contribution de toute la série; je m'attends donc à ce qu'elle soit le plus violemment récusée⁷. »

En 1932: « J'aurais été beaucoup mieux traité si mes théories avaient contenu un plus grand pourcentage d'erreur et d'absurdité⁸ »

Il ne faut pas être expert en épistémologie pour comprendre que ni le succès d'une théorie, ni les résistances qu'elle suscite ne sont *en soi* des preuves de validité ou d'erreur. Néanmoins, l'argument de la « résistance à la vérité » est devenu la principale défense de Freud et de ses disciples. Trois thèmes expliqueraient le rejet de la psychanalyse : l'inconscient, la sexualité et le déterminisme. En réalité, c'est *la manière particulière* dont Freud les a traités qui a suscité des critiques souvent justifiées.

« Résister à la psychanalyse, c'est résister à l'inconscient »

Freud s'est présenté lui-même comme le point culminant de révolutions intellectuelles qui vont de Copernic à lui-même en passant par Darwin. Il explique qu'il est l'auteur du troisième grand attentat contre la mégalomanie du genre humain. Copernic, en démontrant que la terre n'est pas le centre de l'univers, a infligé la « vexation cosmologique ». Darwin, qui situe l'homme dans la lignée animale, a fait

4. « Mécanisme des représentations de contrainte et des phobies » (1895), *Œuvres complètes*, P.U.F., III, p. 89.

5. Lettre du 16 mars 1896, S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess*, P.U.F., 2006, p. 231.

6. Lettre à Jung, 26 mai 1907, dans *Correspondance Freud-Jung*, Gallimard, 1975.

7. Lettre à Abraham, 4 mars 1915, dans *Correspondance Freud-Abraham*, Gallimard, 1969.

8. Lettre du 3 mai 1936, dans S. Freud, *Correspondance 1873-1939*, Gallimard, 1966, p. 467.

subir « l'humiliation biologique ». Lui-même aurait infligé à l'humanité « la plus sensible » des blessures narcissiques : la « vexation psychologique ». « L'aversion et les résistances », dont la psychanalyse est l'objet, résulteraient essentiellement du fait qu'elle a révélé que « le moi n'est pas maître dans sa propre maison », plus précisément que « la vie pulsionnelle de la sexualité en nous ne saurait être domptée entièrement et que les processus psychiques sont en eux-mêmes inconscients⁹ ».

Plusieurs contributions au présent ouvrage montrent que Freud n'est pas le découvreur de l'inconscient. Depuis environ trois cents ans, des philosophes puis des psychologues ont admis que nos conduites, à tout moment, participent de processus auxquels nous ne réfléchissons pas ou dont nous ignorons l'existence. Parmi les « résistances » à l'Inconscient *de Freud*, certaines sont pleinement justifiées. Comme le disait le philosophe Alain, « il n'y a pas d'inconvénient à employer couramment le terme d'inconscient », mais il y a des erreurs à éviter : « La plus grave de ces erreurs est de croire que l'inconscient est un autre Moi ; un Moi qui a ses préjugés, ses passions et ses ruses¹⁰. » C'est précisément l'erreur du célèbre Autrichien¹¹.

« Résister à la psychanalyse, c'est refouler la sexualité »

La psychanalyse serait l'objet d'attaques stupides ou malveillantes parce qu'elle montre l'importance de la sexualité.

Rappelons que Freud n'est pas le premier à souligner cette importance. Lui-même écrit, dans un des premiers articles où il affirme le rôle primordial du facteur sexuel dans toutes les névroses :

« Cette doctrine n'est pas entièrement neuve ; une certaine significativité a été concédée au facteur sexuel dans l'étiologie des névroses, de tout temps et par tous les auteurs¹². »

Et plus tard :

« Ces affirmations [sur la sexualité] n'étaient pas absolument nouvelles. Le philosophe Schopenhauer avait souligné l'incomparable significativité de la vie sexuelle en des termes d'une vigueur inoubliable.¹³ »

Henri Ellenberger a bien montré qu'à l'époque de Freud, on s'intéressait beaucoup aux problèmes sexuels. La plupart des comptes rendus des *Trois essais sur la théorie de la sexualité* (1905) furent positifs, ce qui s'explique par le fait que le contenu n'avait rien de bien révolutionnaire¹⁴ » Même des psychanalystes, honnêtes et bien informés, ont reconnu cette réalité¹⁵.

La majorité des critiques adressées à Freud en matière de sexualité portent sur le fait que, selon lui, la sexualité est « la » clé de *toute* la psychopathologie, mais aussi de *tous* les phénomènes psychologiques normaux (depuis les rêves aux lapsus en passant par les œuvres d'art) et des

9. « Eine Schwierigkeit der Psychoanalyse » (1917), *Gesammelte Werke*, XII, p. 11. Trad., « Une difficulté de la psychanalyse », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 186.

10. Alain, *Éléments de philosophie*. Paris, Gallimard, 1941, p. 146s.

11. Pour une présentation de l'inconscient « préfreudien » et une critique de l'inconscient freudien, voir p.ex. ici le chapitre « La mythologie de la profondeur », ou dans J. Van Rillaer, *Psychologie de la vie quotidienne*, Paris, Odile Jacob, 2003 p. 149-222.

12. « La sexualité dans l'étiologie des névroses » (1898), *Œuvres complètes*, Paris, P.U.F., III, p. 217.

13. « Les résistances contre la psychanalyse » (1925), *Œuvres complètes*, P.U.F., XVII, p. 130.

14. *A la découverte de l'inconscient*, trad., 1974, p. 249-257 et 425-432.

15. F. Laplassotte, « Sexualité et névrose avant Freud : une mise au point », *Psychanalyse à l'Université*, 1977, 3 : 203-26.

institutions sociales. Les critiques ne viennent pas toutes d'individus pudibonds ni de refoulés sexuels. Certaines émanent de psychologues et de sexologues qui ont un vif intérêt pour la sexualité et en parlent sans aucune gêne¹⁶.

Par ailleurs, il est incontestable que l'insistance de Freud sur la sexualité a suscité chez beaucoup de personnes un attrait considérable pour ses théories. Freud lui-même disait à Binswanger : « J'ai toujours pensé que se jetteraient tout d'abord sur ma doctrine les cochons et les spéculateurs¹⁷. » Sans l'insistance sur la sexualité, la psychanalyse aurait sans doute connu nettement *moins* de succès. Le plaisir sexuel est un des plus intenses qui soient. Il intéresse la grande majorité des gens, depuis l'enfance jusqu'à un âge avancé.

« Ceux qui critiquent la psychanalyse refusent l'idée de déterminisme »

Freud affirme que « le psychanalyste se distingue par une croyance particulièrement rigoureuse au déterminisme de la vie de l'âme¹⁸. » Ce serait une des principales sources du rejet de la psychanalyse :

« Deux obstacles s'opposent à la reconnaissance des cheminements de pensée psychanalytiques : premièrement, ne pas avoir l'habitude de compter avec le déterminisme, rigoureux et valable sans exception, de la vie animique, et deuxièmement, ne pas connaître les particularités par lesquelles les processus animiques inconscients se différencient des processus conscients qui nous sont familiers »¹⁹.

Le postulat que tout phénomène procède d'une ou de plusieurs causes ne choque pas, au contraire, les scientifiques, pour qui toute explication vise à établir les conditions d'apparition de phénomènes. En matière de psychologie, la connaissance de lois empiriques (des relations de concomitance ou de cause à effet) élargit nos possibilités de choix et facilite la gestion de nos propres processus psychologiques en vue d'atteindre des objectifs que nous choisissons. Tout scientifique, psychologue ou autre, est d'une certaine manière *déterministe*.

La version *freudienne* du déterminisme est critiquable parce qu'elle débouche toujours sur les quelques mêmes déterminants (la sexualité et le schéma familialiste²⁰) et qu'elle suppose un inconscient qui élabore des contenus très compliqués à l'insu de la personne qui en serait le théâtre. Explicitons le dernier point par un exemple²¹.

Freud écrit qu'après avoir terminé son livre sur les rêves, il avait dit à un ami qu'il n'y changerait rien, « dût-il contenir 2467 erreurs ». Selon Freud, « l'inconscient s'est empressé de déterminer ce nombre qui a été libéré par la conscience ». Il fournit une page de calculs compliqués, où il est question entre autres choses d'un général retraité, rencontré en 1882, alors que Freud avait 24 ans. Comme il a maintenant 43 ans, l'Inconscient *a dû penser* à 67 *puisque* cela correspond à 24 + 43. Le nombre

¹⁶. Voir par exemple Gérard Zwang, un des sexologues les plus réputés de France et un des critiques les plus sévères de Freud (*La statue de Freud*, Paris, Laffont, 1985, 954 p.). Pascal de Sutter, *La sexualité des gens heureux*, Les arènes, 2009.

¹⁷. L. Binswanger, *Discours, parcours, et Freud*, Paris, Gallimard, 1966, p. 277.

¹⁸. « De la psychanalyse » (1910), *Œuvres complètes*, P.U.F., 1993, X, p. 36.

¹⁹. *Ibid.*, p. 52. Concernant la traduction de « *seelisch* » par « animique », voir l'encadré « La psychanalyse : une psychologie de l'âme ? » dans le chapitre « La mythologie de la profondeur ».

En bonne freudienne, É. Roudinesco écrit : « La famille est — nous le savons grâce à la psychanalyse — à l'origine de toutes les formes de pathologies psychiques : psychoses, perversions, névroses, etc. » (*Pourquoi la psychanalyse*, Paris, Fayard, 1999, p. 167). Ainsi, peu importent les facteurs biologiques et économiques, ce qu'on voit à l'école ou à la TV : *tout est toujours* de la faute des parents.

²¹. *Zur Psychopathologie des Alltagslebens* (1901), *Gesammelte Werke*, IV, p. 270s.

complet — 2467 composé des deux précédents 24 + 67 — signifierait que, « dans son Inconscient », Freud s'accorde encore 24 années avant la retraite. Conclusion de la « reconstruction » : « On peut dire avec raison que même le nombre 2467, lancé sans réfléchir, trouve sa détermination dans l'Inconscient. »

Le moins qu'on puisse dire, c'est que la conclusion du jeu des associations devrait rester une hypothèse. Or Freud et ses disciples n'émettent pas le moindre doute. Lacan écrit au sujet de l'interprétation de nombres lancés au hasard :

« C'est à celui qui n'a pas approfondi la nature du langage, que l'expérience d'association sur les nombres pourra montrer d'emblée ce qu'il est essentiel ici de saisir, à savoir la puissance combinatoire qui en agence les équivoques, et pour y reconnaître le ressort propre de l'inconscient. En effet, si des nombres obtenus par coupure dans la suite des chiffres du nombre choisi, de leur mariage par toutes les opérations de l'arithmétique, voire de la division répétée du nombre originel par l'un des nombres scissipares, les nombres résultants s'avèrent symbolisants entre tous dans l'histoire propre du sujet, c'est qu'ils étaient déjà latents au choix où ils ont pris leur départ²². »

Les psychanalystes commettent « l'erreur de l'homunculus²³ » : ils postulent un être à l'intérieur de nous, qui, sans que nous en sachions rien, a ses désirs propres, développe des intentions à lui, pense des choses très compliquées et fait des opérations mathématiques.

D'autre part, la conception du déterminisme à la Freud aboutit à un *pessimisme en matière de thérapie et de gestion de soi*. Seuls les rares privilégiés, qui peuvent se payer une longue cure freudienne, deviendraient clairvoyants quant aux mécanismes de l'Inconscient et pourraient se libérer d'automatismes aliénants.

C'est sans doute pour masquer cette source *légitime* de critique à la psychanalyse que certains freudiens donnent aujourd'hui une version « libératrice » de la doctrine. Dans le galimatias d'Elisabeth Roudinesco, cela devient :

« Le sujet freudien est un sujet libre, doué de raison, mais dont la raison vacille à l'intérieur d'elle-même. [...] Freud a fait de la sexualité et de l'inconscient le fondement de l'expérience subjective de la liberté²⁴. »

« La psychanalyse est une science »

On peut considérer la psychanalyse comme une forme de psychologie philosophique. Toutefois cette conception n'était pas celle de Freud qui, dans ses conversations privées, ne tenait pas les philosophes en haute estime. (À Binswanger, il disait que « la philosophie est une des formes les plus convenables de sublimation d'une sexualité refoulée, *rien de plus*²⁵. »)

²². J. Lacan, *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 269. Dans mon ouvrage *Les illusions de la psychanalyse*, j'ai consacré dix pages à exposer et analyser la célèbre interprétation du nombre 426718, donné par un patient à qui Freud avait demandé d'énoncer un nombre au hasard.

²³. Pour plus de détails, voir J. Bouveresse, *Philosophie, mythologie et pseudo-science. Wittgenstein lecteur de Freud*, Paris, L'éclat, 1991, p. 50-53.

²⁴. É. Roudinesco, *Pourquoi la psychanalyse?*, op. cit., p. 82 et 88.

²⁵. L. Binswanger, op. cit., p. 277 (italiques de J.V.R.). Lacan se montre également peu élogieux pour la philosophie : « Je ne crois pas faire de la philosophie, mais on en fait toujours plus qu'on ne croit. Rien de plus glissant que ce domaine. Vous en faites aussi, à vos heures, et ce n'est certainement

Selon Freud :

« La psychanalyse est une science empirique. Ce n'est pas un système à la manière de ceux de la philosophie²⁶. » « Comme toute autre science de la nature (*Naturwissenschaft*), la psychanalyse repose sur une élaboration patiente et laborieuse de faits du monde perceptif²⁷. »

Freud a-t-il fait de la science ? Il a réalisé des observations et, appliquant la méthode inductive, il a formulé des généralisations. Malheureusement, la facilité avec laquelle il a usé d'une série de concepts — inconscient, résistance, refoulement, formation réactionnelle, dénégation, sublimation — l'a amené à expliquer *n'importe quel cas* par les mêmes schémas et à ne jamais remettre en question ses conceptions (sauf en 1897, quand il dit abandonner la théorie de la séduction pour la théorie du fantasme).

Au niveau clinique, la psychanalyse « se vérifie » toujours et semble donc « irréfutable », « infalsifiable » (voir l'encadré sur le complexe d'Œdipe). Dès lors, comme Popper l'a bien montré, sa méthode n'est *pas* scientifique.

Si l'on envisage *la théorie* de Freud, on peut y découper des énoncés vérifiables/réfutables. Par exemple, Freud écrit :

« L'infériorité intellectuelle de tant de femmes, qui est une réalité indiscutable, doit être attribuée à l'inhibition de la pensée, inhibition requise pour la répression sexuelle²⁸. »

Il énonce là deux lois empiriques que l'on peut tester :

— l'infériorité intellectuelle des femmes serait « une réalité » (la psychologie scientifique a montré qu'il n'en est rien) ;

— le manque d'intelligence des femmes serait dû à la répression sexuelle (je doute qu'on puisse observer, sur un large échantillon, que, lorsque des femmes sexuellement très contrôlées parviennent à se libérer de leurs inhibitions, leurs capacités intellectuelles s'en trouvent automatiquement augmentées).

Autre exemple : Freud affirme que la conscience morale — le surmoi — est l'héritier du complexe d'Œdipe²⁹. Comme la peur de la castration est plus forte chez le garçon que chez la fille (elle est réellement « châtrée », tandis que le garçon éprouve l'angoisse de perdre ce qu'il a), le surmoi est plus fort chez les hommes que chez les femmes. Dans les termes de Dolto :

« Le Moi des femmes est la plupart du temps plus faible que celui des hommes » et « leur Sur-Moi est rudimentaire (sauf les cas de névroses) ». [...] « C'est parce qu'elle n'a pas de Sur-Moi — parce qu'elle en a moins — que la femme apparaît « pleine de grâce », c'est-à-dire de présence. Remarquez comment l'enfant qui n'a pas de Sur-Moi est lui aussi plein de grâce³⁰. »

pas ce dont vous avez le plus à vous réjouir » (Séminaire du 11 janvier 1977, *Ornicar ? Bulletin périodique du champ freudien*, 14, 1978, p. 5).

²⁶. « Psychoanalyse » und « Libidotheorie » (1923), *Gesammelte Werke*, Fischer, XIII, p. 229.

²⁷ « Die Widerstände gegen die Psychoanalyse » (1925), *Gesammelte Werke*, Fischer, XIV, p. 104.

²⁸. « La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes » (1908), *La Vie sexuelle*, P.U.F., p. 42.

²⁹. Cf. *Neue Folge der Vorlesungen zur Einführung in die Psychoanalyse* (1933), *Gesammelte Werke*, Fischer, XV, p. 70.

³⁰. *Psychanalyse et pédiatrie*, Paris, Seuil, 1971, p. 122.

En fait, des observations systématiques sur les conduites *concrètes* de garçons et de filles révèlent peu de différences significatives. Les garçons sont moins contrôlés dans certaines situations, les filles dans d'autres. La synthèse des recherches empiriques sur les indices comportementaux du contrôle interne des impulsions permet de conclure que le surmoi des filles est un peu *plus fort* que celui des garçons³¹.

Le complexe d'Œdipe : toujours « vérifié »

Dans sa pratique, le psychanalyste « vérifie » la doctrine du complexe d'Œdipe *quels que soient les faits observés*.

Si un garçon aime sa mère et déteste son père, il présente un complexe d'Œdipe manifeste. Si un autre adore son père et se montre agressif envers sa mère, ses tendances œdipiennes sont « refoulées ». Dans ce cas, l'analyste peut dire, comme Freud pour le *Petit Hans*, que l'agressivité vis-à-vis de la mère est une « expression de tendances sadiques traduisant un désir incestueux³² » et que l'affection pour le père est une « formation réactionnelle » au désir de tuer celui-ci.

Autre stratégie qui rend « irréfutable » la présence du complexe d'Œdipe : l'invocation de la *bisexualité* « inconsciente ». Freud écrit :

« On a l'impression que le complexe d'Œdipe simple ne correspond pas à la situation la plus fréquente. [...] Le plus souvent, un examen approfondi met au jour la forme *plus complète* du complexe d'Œdipe, qui est double: une forme positive et une négative, dépendant de la bisexualité originaires de l'enfant. Cela signifie que le petit garçon n'a pas seulement une attitude ambivalente vis-à-vis du père et un choix d'objet tendre à l'égard de la mère, mais qu'il se comporte en même temps comme une fille, qu'il manifeste l'attitude féminine de tendresse pour le père et l'attitude correspondante d'hostilité jalouse envers la mère³³. »

Quand on fait le bilan de la vérification méthodique des théories de Freud, on constate que quasi tous les énoncés confirmés avaient été publiés avant lui, tandis que les thèses spécifiquement freudiennes sont, en général, réfutées³⁴.

Les psychanalystes informés de l'épistémologie moderne ont abandonné l'idée de défendre la scientificité de la psychanalyse. C'est la position de Lacan à la fin des années 70 (voir encadré). Par ailleurs, Lacan a souligné, très justement, que Freud avait une confiance naïve dans la science et pouvait être taxé de « scientiste » :

« Nous disons, contrairement à ce qui se brode d'une prétendue rupture de Freud avec le scientisme de son temps, que c'est ce scientisme même qui a conduit Freud, comme ses

³¹ Pour plus de détails et les références d'études empiriques, voir J. Van Rillaer, *Les illusions de la psychanalyse*, 4^e éd., Mardaga, 1996, p. 300 à 303.

³² « sadistische Antriebe ». Pour une présentation détaillée du cas du Petit Hans et la remise en question des interprétations freudiennes, voir J. Van Rillaer, *op. cit.*, p. 141-155.

³³ « *Das Ich und das Es* » (1923), *Gesammelte Werke*, Fischer, XIII, p. 261.

³⁴ Cf. H. Eysenck & G. Wilson (1973), éd., *The experimental study of freudian theories*, London, Methuen, 406 p. ; J. Van Rillaer (1980) *Les illusions de la psychanalyse*, *op.cit.*, p. 263-326.

écrits nous le démontrent, à ouvrir la voie qui porte à jamais son nom. Nous disons que cette voie ne s'est jamais détachée des idéaux de ce scientisme³⁵. »

Parmi les psychanalystes qui n'ont pas compris les principes élémentaires de l'épistémologie, nous citons É. Roudinesco, la plus médiatique des avocates du freudisme.

« L'un des arguments majeurs opposés au système freudien, notamment par Karl Popper et ses héritiers, est son caractère infalsifiable, *invérifiable* ou irréfutable. Inapte à la mise en cause de ses propres fondements, la psychanalyse ne répondrait pas aux critères permettant de la faire entrer dans le monde des sciences³⁶ » (souligné par J.V.R.).

Popper a répété, inlassablement, qu'une pseudoscience se caractérise par le fait qu'elle est « infalsifiable », « irréfutable » et apparemment « toujours *vérifiable* » ! Il écrit par exemple : « Il est facile d'obtenir des confirmations ou des *vérifications* pour pratiquement n'importe quelle théorie — si ce sont des confirmations que nous cherchons³⁷. »

André Green, ancien directeur de l'Institut de Psychanalyse de Paris, disait : « Roudinesco se dit historienne et psychanalyste. [...] Je crains qu'elle ne soit pas plus psychanalyste qu'historienne³⁸. » Je dirais à sa suite qu'elle n'est pas plus épistémologue que psychologue³⁹.

La psychanalyse selon le dernier Lacan : du bavardage, un délire inventé par un petit médecin

À partir de 1977, Lacan enseignait :

« La psychanalyse est à prendre au sérieux, bien que ce ne soit pas une science. Comme l'a montré abondamment un nommé Karl Popper, ce n'est pas une science du tout parce que c'est irréfutable. C'est une pratique, une pratique qui durera ce qu'elle durera. C'est une pratique de bavardage⁴⁰. »

« La psychanalyse est une pratique délirante ... C'est ce que Freud a trouvé de mieux. Et il a maintenu que le psychanalyste ne doit jamais hésiter à délirer⁴¹. »

« La psychanalyse n'est pas une science. Elle n'a pas son statut de science, elle ne peut que l'attendre, l'espérer. C'est un délire — un délire dont on attend qu'il porte une science. On peut attendre longtemps! Il n'y a pas de progrès, et ce qu'on attend ce n'est pas forcément ce qu'on recueille. C'est un délire scientifique »⁴². »

« Freud n'avait rien de transcendant, c'était un petit médecin qui faisait ce qu'il pouvait pour ce qu'on appelle guérir, qui ne va pas loin — l'homme, donc, ne s'en tire guère, de cette affaire de savoir.⁴³ »

³⁵. *Ecrits*, op. cit., 1966, p. 857.

³⁶. *Pourquoi la psychanalyse ?*, op. cit., p. 154.

³⁷. K. Popper, *Conjectures and Refutations* (1963), London, Routledge, 3^e éd. révisée, 1969, p. 36.

³⁸. « Le père omnipotent », *Magazine littéraire*, 1993, 315, p. 22s.

³⁹. Concernant son ignorance de la psychologie scientifique, voir infra.

⁴⁰. « Une pratique de bavardage », *Ornicar ?*, 1979, 19, p. 5

⁴¹. « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ?*, 1977, 9, p. 13.

⁴². « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre » (*sic*), *Ornicar ?*, 1978, 14, p. 9.

⁴³. *Ibid.*, p. 5.

« Ce que nous avançons est confirmé par ce que nous observons cliniquement »

Les points de départ des recherches scientifiques sont des plus variés : une observation fortuite, un événement inexplicable, une souffrance personnelle, une polémique... En psychologie, la pratique clinique est une des principales sources d'hypothèses. Toutefois, la psychothérapie suffit rarement à établir des connaissances fiables. Bien plus que l'expérimentation, elle est sujette à de nombreuses erreurs et illusions. Les patients sont irrémédiablement influencés par le contexte dans lequel ils parlent et, tout particulièrement, par la théorie du thérapeute⁴⁴. Pour produire des théories psychologiques solides, il est nécessaire de formuler des hypothèses *de manière opérationnelle et réfutable*, de réaliser ensuite de *nombreuses observations concrètes et minutieuses*, en tenant compte *des règles de la méthodologie scientifique*.

Freud, Adler, Stekel, Jung, Rank, Reich, Ferenczi et d'autres étaient avant tout des cliniciens. Tous ont construit des théories qui se contredisent mutuellement. Seule la recherche scientifique permet de retenir, parmi les hypothèses, celles qui collent le mieux à la réalité.

À ma connaissance, Freud n'a écrit qu'une seule fois que la recherche scientifique peut confirmer ou réfuter une théorie psychanalytique : lorsque Rank a publié un livre où il affirme que le traumatisme de la naissance est l'événement le plus important de toute la vie. Il écrit alors à Ferenczi :

« Il faudrait tout d'abord exiger, avant toute application étendue, la preuve statistique que les premiers-nés, ou les enfants nés difficilement en état d'asphyxie, manifestent en moyenne, dans leur enfance, une plus grande disposition à la névrose, ou du moins à la production d'angoisse. L'observation d'enfants nés par césarienne, donc avec un trauma de la naissance bref et faible, serait aussi à prendre en compte, de manière positive ou négative. À la place de Rank, je n'aurais pas publié la théorie avant d'avoir entrepris cette recherche⁴⁵. »

Cette mise à l'épreuve par des faits n'ayant pas lieu, Freud et ses fidèles lieutenants vont utiliser, à l'endroit du dissident, les deux stratégies classiques de la psychanalyse pour répondre à toute objection ou pour « réfuter » les théories en désaccord avec la doctrine établie : l'absence (ou l'insuffisance) d'analyse didactique et la psychiatrisation.

« Si l'on critique la psychanalyse, c'est qu'on n'a pas (ou qu'on a mal) été psychanalysé »

En 1914, Freud écrivait que Rank est « son plus fidèle collaborateur » et manifeste « une compréhension extraordinaire de la psychanalyse⁴⁶. » Le 8 avril 1923, il écrit encore à Abraham : « Je suis très heureux de me convaincre que mes paladins, c'est-à-dire vous, Ferenczi et Rank, s'attaquent toujours dans leurs travaux à des choses fondamentales. » Malheureusement, l'année suivante, Rank publie sa propre version de la psychanalyse. Freud lui dit qu'il n'aurait pas écrit *Le Traumatisme de la naissance* s'il avait été psychanalysé. Rank répond : « En tout cas, après tous les résultats que j'ai vus

⁴⁴. Cf. *supra*, le chapitre de Borch-Jacobsen sur la suggestion et le mien sur le conditionnement freudien.

⁴⁵. « Lettre du 26 mars 1924 », dans S. Freud et S. Ferenczi, (2000) *Correspondance*, Calmann-Lévy, 2000, vol. III, p. 154s.

⁴⁶. *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung* (1914), *Gesammelte Werke*, Fischer, X, p. 63.

chez les analystes analysés, je ne peux qualifier ce fait que de chance⁴⁷. » Freud est furieux, il s'exclame : « Voilà qui dépasse tout⁴⁸. » Ferenczi — à ce moment encore ami de Rank — écrit au Maître : « Ce que je ne peux approuver en aucun cas, c'est le propos de Rank concernant les avantages de ne pas être analysé. Cette phrase contredit toute la psychanalyse et, si elle était admise, la réduirait à une sorte de *divination poétique*⁴⁹. »

Parmi les premiers psychanalystes, plusieurs — comme le fidèle Abraham — n'ont pas été analysés, tandis que les autres — Stekel, Ferenczi — ne l'ont été que *quelques heures*. Jones écrit qu'il a été « le premier psychanalyste à se faire analyser⁵⁰. » La récente publication de ses lettres révèle qu'une tranche de son analyse était une punition.

« En août 1923, après que Jones eut traité Rank d'«escroc juif», le Comité secret destiné à garder la doctrine freudienne se réunit sans lui et lui «ordonna» de reprendre une analyse didactique avec Ferenczi à Budapest⁵¹. »

Vu l'absence de critères objectifs d'interprétation, l'analyse didactique est devenue, à partir des années 1920, le critère essentiel de la validité des théories des analystes. Lorsque des analystes seront en conflit, la durée de la didactique sera parfois l'argument décisif⁵².

Jones écrit à Freud, le 16 mai 1927, à propos du livre de sa fille sur la psychanalyse d'enfants : « Il m'est pénible de ne pouvoir être d'accord avec quelques-unes des tendances du livre d'Anna, et je ne puis m'empêcher de penser qu'elles sont certainement dues à des résistances imparfaitement analysées⁵³. »

Freud répond le 31 mai : « Quand deux analystes sont d'opinions divergentes sur un point, l'hypothèse que le point de vue erroné de l'un provient de ce qu'il a été insuffisamment analysé et se laisse donc influencer par ses complexes pour brouiller la science sera justifié dans bien des cas. »

Apprenant que Jones continue à critiquer sa fille, Sigmund lui écrit le 23 septembre : « Vous mettez sur pied à Londres une campagne en bonne et due forme contre l'analyse des enfants d'Anna, dans laquelle vous lui faites le reproche de ne pas avoir été elle-même suffisamment analysée, reproche que vous me répétez dans une lettre. J'ai été obligé de vous faire remarquer que cette critique est tout aussi dangereuse que non licite. Qui, à dire vrai, sera alors suffisamment analysé ? Je peux vous assurer qu'Anna par exemple a été plus longuement et plus profondément analysée que vous-même. »

Freud, en effet, avait analysé sa fille, à raison de cinq ou six séances par semaines, de 1918 à 1922 et de 1924 à 1929⁵⁴.

47. Cf. S. Freud et S. Ferenczi, *op. cit.*, p. 183.

48. Cf. E. Jones, *La Vie et l'œuvre de Sigmund Freud*, P.U.F., III, 1969, p. 78.

49. « Lettre du 1^{er} septembre 1924 », dans S. Freud et S. Ferenczi, *op. cit.*, p. 190 (souligné par J.V.R.).

50. Cf. E. Jones, *op. cit.*, III p. 72.

51. S. Freud et E. Jones, *Correspondance*, P.U.F., 1998, p. 611.

52. François Perrier rapporte que les psychanalystes français de la première génération ont été analysés en six mois par Rudolf Lœwenstein, délégué par l'Association internationale (*Voyages extraordinaires en Translacanie*, Lieu Commun, 1985, p. 95). Concernant Lacan, É. Roudinesco précise que Lœwenstein l'estimait « inanalysable » et « perdra patience face à lui », tandis que Lacan jugeait Lœwenstein « pas assez intelligent pour l'analyser » (*Jacques Lacan*, Paris, Fayard, 1993, p. 108).

53. S. Freud et E. Jones (1998), *Correspondance*, *op. cit.*, 1998.

54. Cf. D. Lynn et G. Vaillant, « Anonymity, neutrality and confidentiality in the actual methods of Sigmund Freud », *American Journal of Psychiatry*, 155, 1998, p. 168s.

Freud a psychanalysé sa fille. C'est ce qu'on appelle une analyse « incestueuse », une procédure en principe proscrite. Mais Freud est au-dessus des règles qu'il a lui-même édictées. Également en matière de didactique : il n'a pas demandé à un collègue de le prendre en analyse. Freud, d'ailleurs, n'estimait pas avoir des collègues, mais seulement des élèves. Il affirmait :

« La psychanalyse est ma création. Pendant dix ans, j'ai été le seul à m'en occuper. [...] Personne ne peut, mieux que moi, savoir ce qu'est la psychanalyse⁵⁵ ».

Si l'on suppose que les théories de Freud et d'autres, comme Abraham, sont correctes, alors qu'elles ont été produites par des analystes non analysés, on peut sérieusement remettre en question l'importance de la didactique. Face à cette objection, les freudiens se défendent en disant que Freud a fait une « auto-analyse » et que, de toute façon, il était un génie qui n'avait pas besoin d'être analysé pour parler en vérité.

Jung n'a pas manqué de mettre le doigt sur le talon d'Achille de l'argument de la didactique : si cette démarche est la condition nécessaire de la clairvoyance analytique, on peut douter des interprétations du père-fondateur.

En 1912, les relations entre Freud et Jung se gâtent. Freud ayant noté un lapsus d'écriture chez Jung, il lui en fait la remarque. Jung réagit aussitôt : « Je ne suis pas névrosé du tout — bien heureux ! Je me suis en effet fait analyser *lege artis* et tout humblement, ce qui m'a fort bien convenu. Vous savez bien jusqu'où peut aller le patient dans son auto-analyse, il ne sort pas de sa névrose — comme vous⁵⁶. » La réponse de Freud montre que Jung avait touché le point le plus névralgique : « Celui qui, en se conduisant anormalement, crie sans arrêt qu'il est normal, éveille le soupçon qu'il lui manque l'intuition de sa maladie. Je vous propose donc que nous rompions tout à fait nos relations privées⁵⁷. »

La cure, en particulier sous sa forme « didactique », rend-elle plus clairvoyant ? Sur certains points sans doute, mais elle est assurément une forme de conditionnement qui rend aveugle à d'autres. La majorité des analysés restés plus ou moins longtemps en cure parlent, pensent et interprètent strictement en fonction de la doctrine de leur analyste⁵⁸.

La cure a-t-elle des effets « comportementaux » et « éthiques » ? Freud lui-même était pessimiste à ce sujet⁵⁹:

En 1913 : « Que la psychanalyse n'ait pas rendu meilleurs, plus dignes, les analystes eux-mêmes, qu'elle n'ait pas contribué à la formation du caractère, reste pour moi une déception. J'avais probablement tort de l'espérer. »

En 1915 : « J'ai toujours été frappé par la bassesse des hommes, même des analystes; mais pourquoi les hommes et femmes analysés devraient-ils être meilleurs? L'analyse permet une certaine unité de la personnalité, mais elle ne rend pas bon en soi et pour soi. »

En 1928 : « Cela me déroute parfois que les analystes eux-mêmes ne soient pas radicalement changés par leur commerce avec l'analyse. »

⁵⁵. *Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung* (1914), *Gesammelte Werke*, Fischer, X, p. 44.

⁵⁶. « Lettre de Freud à Jung du 18 décembre 1912 ».

⁵⁷. « Lettre de Freud à Jung du 3 janvier 1913 ».

⁵⁸. Voir le chapitre « Le conditionnement freudien ».

⁵⁹. Trois des quatre citations qui suivent sont reprises à A. Delrieu (2001) *Sigmund Freud. Index thématique*, Paris, Anthropos, 2001, p. 1075s. Celle de 1928 est extraite d'une lettre du 5 février 1928 à Laforgue, parue dans la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1977, n° 15.

En 1935 : Parmi la foule des analystes, « beaucoup hélas ! sont d'une étoffe humaine peu modifiée par l'analyse. »

« Ceux qui critiquent la psychanalyse ont besoin d'être soignés »

Freud et ses fidèles ont défendu sa théorie contre celle de Rank par l'argument de la didactique et par la psychiatrisation. Illustrons l'utilisation de la seconde défense par le diagnostic de Karl Abraham dans une lettre à Freud :

« Rétrospectivement, je voudrais dire que le processus névrotique s'est préparé chez Rank au cours de plusieurs années. En même temps qu'il compensait ses tendances négatives par un travail hyperconscientieux, son besoin de solidarité amicale avec nous a diminué de plus en plus, et son comportement despotique et tyrannique s'est de plus en plus confirmé à bien des égards. A cela s'ajoute l'importance croissante accordée à l'argent, assortie d'une susceptibilité de plus en plus grande et d'une attitude hostile. Donc une régression évidente au stade sadique-anal. [...] Rank s'est engagé — irrésistiblement, semble-t-il — sur une voie morbide⁶⁰. »

La tactique de la psychiatrisation a été utilisée par les psychanalystes depuis le début du Mouvement. Dans *Les illusions de la psychanalyse*, j'ai consacré cinq pages⁶¹ à des exemples de « diagnostics » décernés par Freud à des disciples dissidents (Adler, Stekel, Jung, Bleuler, Hirschfeld) et à des psychiatres ou des psychologues émettant des critiques (Bratz, Morton Prince, Hellpach et d'autres). Je me contente ici de citer brièvement quelques-uns de ces étiquetages : résistance homosexuelle, ambivalence obsessionnelle, inconscient pervers, moi paranoïaque, imbécillité affective, bêtise arrogante, fâcherie homosexuelle, délire de grandeur, fou accompli.

Certes, il est intéressant d'analyser les mobiles psychologiques et politiques ou les contextes historiques et sociaux d'une théorie. Cela permet d'*expliquer la genèse de la théorie*, mais *non d'évaluer son degré de scientificité*. La valeur scientifique d'une théorie s'établit uniquement par des vérifications empiriques d'implications testables. Par exemple, on peut expliquer l'omniprésence du thème de la sexualité dans la théorie freudienne par le fait que Freud, à partir de 1893, souffre d'importantes frustrations sexuelles⁶², mais seules des observations méthodiques permettent de valider ou de réfuter cette théorie.

Freud a eu la sagesse d'écrire (une seule fois, me semble-t-il) que « le fait qu'une doctrine soit psychologiquement déterminée n'exclut en rien sa validité scientifique⁶³. » Lui-même et ses disciples ont continuellement bafoué ce principe épistémologique élémentaire, jusqu'à nos jours. En 1997, les réactions à la parution des *Impostures intellectuelles*, de Sokal et Bricmont, en ont fourni des exemples stupéfiants. Ainsi Philippe Sollers, dans une interview du *Nouvel Observateur* intitulée « Réponse aux

⁶⁰. « Lettre d'Abraham à Freud du 20 octobre 1924 ».

⁶¹. *Op. cit.*, p. 64-67.

⁶². À cette époque, Freud a déjà six enfants, dont les naissances se sont succédées à un rythme rapide, et il souhaite ne plus procréer. Il écrit par exemple à Fliess : « Nous [ma femme et moi] vivons maintenant dans la continence » (20-8-1893) ou encore, quatre ans plus tard : « Une personne comme moi n'a plus que faire de l'excitation sexuelle. Je reste toutefois serein » (31-10-1897). (Pour d'autres citations, voir *Les illusions de la psychanalyse*, p. 237). Jung ne manquera pas de faire la psychanalyse du père de la psychanalyse en fonction de ces frustrations. Il écrira par exemple : « Déjà, lors de notre première rencontre, l'amertume de Freud m'avait frappé. Longtemps elle me fut incompréhensible, jusqu'à ce que je compris qu'elle était en rapport avec son attitude à l'égard de la sexualité » (*Ma vie*, trad., Paris, Gallimard, 1966, p. 177).

⁶³. « Das Interesse an der Psychoanalyse » (1913), *Gesammelte Werke*, VIII, p. 407.

imbéciles », « argumentait » : « Leurs vies privées méritent l'enquête : Qu'est-ce qu'ils aiment ? Quelles reproductions ont-ils sur leurs murs ? Comment est leur femme ? Comment toutes ces belles déclarations abstraites se traduisent-elles dans la vie quotidienne et sexuelle⁶⁴ ? » Avec ce genre d'épistémologie, on peut enlever tout crédit aux publications d'Ernest Jones en arguant du fait qu'il a abusé d'une petite fille qui était sa patiente (ce qui lui valut un séjour dans une prison londonienne)⁶⁵.

Des freudiens croient annihiler des objections en disant que ce n'est rien d'autre que de la *haine*⁶⁶.

En fait, la haine est un sentiment très fréquent dans la saga freudienne. Échantillon : après que Freud ait rompu avec Jung, il écrit à Abraham :

« Ci-joint la lettre de Jones. Il est remarquable de voir comment chacun de nous, à tour de rôle, est saisi par l'impulsion de frapper mortellement, au point que les autres sont obligés de le retenir. Je pressens que ce sera Jones qui nous produira le prochain plan d'action. A cette occasion, la fonction de la collaboration au sein du Comité se manifeste à plein⁶⁷. »

Comme chacun sait, il y a des critiques sans haine. Énoncer des critiques ne signifie pas automatiquement éprouver de la haine. D'autre part, certaines haines sont légitimes, en particulier lorsqu'elles sont provoquées par le spectacle récurrent de la mauvaise foi, de l'arrogance et de la manipulation de gens qui souffrent. Des idées énoncées par quelqu'un qui éprouve de la haine ne sont pas, de par la présence de ce sentiment, sans valeur épistémologique. Réciproquement, les énoncés d'un dévot ne sont pas *ipso facto* clairvoyants, sinon tous les religieux intégristes parleraient en vérité. Répétons que la valeur d'une objection est une question de logique et de vérification méthodique. Il ne suffit pas de renvoyer à des particularités psychologiques de celui qui l'énonce pour la réfuter ou la valider⁶⁸.

« La psychanalyse ne soigne pas des symptômes mais agit, en profondeur, sur les causes »

Freud a bâti sa théorie sur un modèle médical : comme les signes manifestes de la tuberculose s'expliquent par un bacille caché à l'intérieur du corps, ainsi les troubles psychologiques s'expliqueraient par des souvenirs d'événements ou de fantasmes refoulés à l'intérieur de l'inconscient. Une métaphore qui accompagne et renforce ce schéma, tout au long de l'œuvre freudienne, est celui

⁶⁴. Cité dans A. Sokal et J. Bricmont, *Les impostures intellectuelles*, 2^e éd., Le Livre de Poche, n° 4267, 1999, p. 24.

⁶⁵. P. Roazen, *Mes rencontres avec la famille Freud*, Seuil, 1996, p. 214.

⁶⁶. L'argument a été utilisé notamment contre Sokal et Bricmont. L'éminent philosophe Jacques Bouveresse a consacré tout un chapitre à en montrer l'absurdité, dans *Prodiges et vertiges de l'analogie*, Paris, Raisons d'agir, 1999, p. 109-124.

⁶⁷. Lettre de Freud à Abraham, le 25 mars 1914.

⁶⁸. Le contenu de ce paragraphe a été travesti sans vergogne par des freudiens. Certains ont même été jusqu'à produire de fausses citations, outil de propagande qui n'est pas rare chez eux. Ainsi Nicole Delattre écrit, sans mentionner la page de sa « citation » : « Le plus remarquable de cette publication est que la malveillance y est ouvertement érigée en principe épistémologique, comme l'annonce l'un de ses principaux auteurs-initiateurs, Jacques Van Rillaer : "Il s'agit de se fonder sur une épistémologie de la haine. Des idées énoncées par quelqu'un qui éprouve de la haine ne sont pas, de par la présence de ce sentiment, sans valeur épistémologique." Nous n'avons donc pas seulement un livre de critiques de la psychanalyse mais les prolégomènes d'une invention absolument sans précédent : une épistémologie de la haine. » (« A propos des livres noirs ou d'autres couleurs de la psychanalyse », *Les Cahiers rationalistes*, n° 585, 2006, p. 14-20).

de la machine à vapeur, une invention qui a profondément marqué les hommes du XIX^e siècle. Freud compare l'appareil psychique à une marmite (« *Kessel* ») remplie de l'énergie émanant des pulsions⁶⁹. Selon lui, les troubles mentaux sont en quelque sorte de la vapeur qui s'échappe par une soupape. Modifier des comportements, sans réduire la tension à l'intérieur du système, c'est boucher la soupape, c'est augmenter la tension intérieure et provoquer illico l'émergence de « symptômes de substitution », de la vapeur qui sort par un autre trou.

Aujourd'hui encore, la majorité des freudiens adhèrent au modèle marmitéen. Ils affirment que changer des comportements — toujours qualifiés de « symptômes » — n'a aucune chance d'aboutir à un changement durable et fait toujours plus de tort que de bien. En réalité, dans les milliers de pages publiées par les psychanalystes — qui ne sont, pour l'essentiel, que paraphrases et gloses de la révélation freudienne —, *on cherche en vain une seule recherche sérieuse, basée sur des faits méthodiquement enregistrés, qui démontre empiriquement cette théorie.*

Soulignons que Freud, à l'époque de sa pleine maturité, écrivait que sa thérapie n'est pas une « thérapie causale », mais se situe « à un niveau intermédiaire » : certes, elle ne s'attaque pas aux symptômes, dit-il, mais elle ne peut cependant pas changer les véritables causes des névroses, à savoir « les prédispositions pulsionnelles⁷⁰ ». Il précise que seule une action chimique sur la libido serait une véritable thérapie causale ! Plus tard, il dira encore :

« En règle générale, notre thérapie est forcée de se contenter d'amener plus vite, plus sûrement, avec moins de dépense, la bonne issue qui, dans des circonstances favorables, se serait produite spontanément⁷¹. »

À moins d'affirmer que rien de psychique n'est mesurable ni évaluable, la question est dès lors d'examiner si des réactions pénibles (phobies, compulsions, alcoolisme, etc.) disparaissent plus rapidement et plus durablement à l'aide de la psychanalyse ou dans d'autres « circonstances favorables », l'usage des thérapies comportementales par exemple.

« La psychanalyse n'est pas une psychothérapie »

Pour parer au reproche de la faible efficacité thérapeutique de la psychanalyse, certains psychanalystes considèrent leur pratique simplement comme de l'analyse et non de la thérapie. C'est généralement le cas des lacaniens, dont le maître-penseur a été clair sur le sujet. Lors de l'ouverture du « Diplôme de clinique psychanalytique » à l'Université de Paris VIII, le 5 janvier 1977, Lacan déclarait qu'on ne peut à la fois se dire « lacanien » et « psychothérapeute » :

« La psychothérapie ramène au pire. [...] C'est certain, ce n'est pas la peine de thérapeutier (*sic*) le psychique. Freud aussi pensait ça. Il pensait qu'il ne fallait pas se presser de guérir. Il ne s'agit pas de suggérer, ni de convaincre⁷². »

Les freudiens orthodoxes sont divisés sur la question. Freud lui-même disait que « l'élimination des symptômes et de la souffrance » n'est pas recherchée comme telle, mais seulement un « gain

⁶⁹. *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse* (1933) Œuvres complètes, P.U.F., XIX, p. 156.

⁷⁰. « Leçons d'introduction à la psychanalyse » (1917), Œuvres complètes, P.U.F., XIV, p. 452.

⁷¹. « Inhibition, symptôme et angoisse » (1926), Œuvres complètes, P.U.F., XVII, p. 269.

⁷². J. Lacan, « Ouverture de la section clinique », *Ornicar ?*, op. cit., p. 13.

marginal⁷³. » Au fil du temps, il s'est désintéressé de la recherche d'effets thérapeutiques. Ferenczi, par exemple, lui en faisait le reproche :

« Je ne partage pas votre point de vue selon lequel la démarche thérapeutique serait un processus négligeable ou sans importance, dont il ne faudrait pas s'occuper, pour la seule raison qu'il ne nous semble pas tellement intéressant. Moi aussi, je me suis souvent senti "fed up" à cet égard, mais j'ai surmonté cette tendance, et je suis heureux de pouvoir vous dire que c'est précisément là que toute une série de questions se sont replacées sous un autre éclairage⁷⁴. »

Dans différentes écoles de psychanalyse, on trouve des analystes qui rejoignent la position de Lacan. A titre d'exemples, citons Didier Anzieu, porte parole de l'Association Psychanalytique de France, et Jacques Chazaud, membre de l'Association Internationale de Psychanalyse :

« Même appliquée à des malades, la psychanalyse n'est pas une thérapeutique. Freud l'a redit sans arrêt. Les guérisons que la cure obtient sont des effets secondaires de celle-ci et qui se produisent par surcroît. Le désir d'être guéri vite et comme par miracle, sans avoir à faire le labeur de changer, constitue une résistance de la part du malade⁷⁵. »

« Le désir thérapeutique ne peut apparaître que pour ce qu'il est: la forme la plus commune, la plus extrême, la plus néfaste de la résistance de contre-transfert; rendant impossible toute analyse possible, par le fait d'une rationalisation ici proprement "déplacée". [...] Le psychanalyste connaît, par sa propre analyse, le désir thérapeutique pour ce qu'il est: à situer entre l'aspiration anale à la toute-puissance et la formation réactionnelle samaritaine (encore ne sont-ce là que les motivations avouables)⁷⁶. »

« Ceux qui critiquent la psychanalyse n'ont pas lu ou mal compris les textes fondateurs »

Le philosophe François George concluait son enquête sur « l'effet Lacan » en disant que « le ressort de la psychanalyse, c'est le bluff⁷⁷ ». Ayant moi-même été dans le sérail freudo-lacanian, je souscris à cette évaluation. Je m'en tiens ici à trois facettes.

Les freudiens — principalement en France — utilisent de jolies formules et font volontiers *étalage d'une vaste culture littéraire et philosophique*. A la suite de Lacan, ils citent volontiers Platon, Goethe ou Edgard Poe. Ils connaissent les mythes antiques et les poètes surréalistes. Pour ne pas se laisser abuser, il est utile de rappeler, à la suite de l'éminent épistémologue Gaston Bachelard, que « la patience de l'érudition n'a rien à voir avec la patience scientifique⁷⁸. »

Une autre façon de jeter de la poudre aux yeux est l'usage d'un *jargon incompréhensible*. Ce type de langage assure à bon compte la sécurité intellectuelle en rendant la doctrine apparemment « irréfutable » (à toute objection, on peut répondre « vous n'avez pas compris », « la vérité analytique est autre, elle est ailleurs »), il entretient des mystifications (en faisant passer de simples jongleries

⁷³. « Nebengewinn », dans « "Psychoanalyse" und "Libidotheorie" » (1923), *Gesammelte Werke*, Fischer, XIII, p. 227.

⁷⁴. « Lettre de Ferenczi à Freud », le 17 janvier 1930, dans *Correspondance Freud-Ferenczi, op. cit.*, III, p. 432).

⁷⁵. D. Anzieu, « Le moment de l'apocalypse », *La Nef*, 31, 1967, p. 128.

⁷⁶. J. Chazaud, *Les contestations actuelles de la psychanalyse*, Privat, 1974, p. 173.

⁷⁷. F. George, *L'effet 'yau de poêle de Lacan et des lacaniens*, Paris, Hachette, 1979, 204 p.

⁷⁸. G. Bachelard, *La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Vrin, 1947, p. 8.

verbales pour de nouvelles contributions au savoir), il facilite l'exercice du pouvoir et l'exploitation financière, il fournit d'intenses satisfactions narcissiques. Une lecture très utile, pour ne plus se laisser berger, est l'analyse faite par Erwin Goffman des procédés de mystification du public. Citons sa conclusion : « Comme le montrent d'innombrables contes populaires et d'innombrables rites d'initiation, le véritable secret caché derrière le mystère, c'est souvent qu'en réalité il n'y a pas de mystère; le vrai problème, c'est d'empêcher le public de le savoir aussi⁷⁹. »

Évoquons enfin une troisième forme de bluff : *les interprétations énigmatiques*. Kardiner raconte qu'à l'époque où il faisait son analyse chez Freud, un de ses collègues était devenu impuissant alors qu'il avait fait une analyse didactique chez le maître viennois. Le trouble érectile était apparu uniquement avec son épouse, après un épisode d'infidélité conjugale. Ce psychanalyste consulta Freud dans l'espoir d'une guérison. Freud se contenta de l'écouter sans dire un mot, sauf cette phrase au moment de prendre congé : « Eh bien, maintenant, je vois que vous êtes un très brave garçon ! » À cette époque, les élèves-analysants de Freud se réunissaient dans un café de Vienne pour discuter de leur cure. La phrase de Freud fut l'objet d'une réunion de ce type. Kardiner écrit : « La discussion dura des heures. Mais nous arrivâmes finalement à une conclusion plausible. Voici donc ce que Freud avait voulu dire : jusqu'à maintenant — c'est-à-dire avant votre analyse — vous étiez plus ou moins une canaille. Après votre analyse, vous avez quand même l'élégance d'être impuissant avec la femme que vous avez trahie. Ainsi se termina notre délibération⁸⁰. » Quant à l'efficacité de la psychanalyse pour traiter l'impuissance sexuelle, c'est une tout autre question...

Lacan a exploité sans vergogne la tactique des interprétations sibyllines. Les élèves-analysants essayaient, en groupe, de les décoder. Jean-Guy Godin écrit, dans le journal de sa didactique chez le maître parisien : « Bien sûr, la stratégie — disons le calcul de Lacan — était un de nos sujets de conversation réguliers dans ce bistrot où nous allions ; car ses interventions présentaient toujours un côté énigmatique, une part d'indécidable : pouvait-on parier avec certitude sur la présence d'intentions ou sur son absence d'arrière-pensées ?⁸¹. » Pour ses admirateurs, Lacan pouvait produire n'importe quelles associations libres et dire n'importe quoi : eux se chargeaient après-coup d'y mettre du sens, un sens profond bien entendu.

« Freud est malgré tout un génial découvreur »

Freud a publié de faux résultats. Les freudiens les minimisent⁸², ils déclarent que bien d'autres chercheurs ont fraudé⁸³ et que, de toute façon, Freud reste un génial découvreur.

Les chapitres qui précèdent et qui suivent montrent que Freud n'est pas le Christophe Colomb de l'Inconscient, de l'attribution d'une signification aux rêves, aux névroses et aux lapsus. Pour nous en tenir au dernier exemple, rappelons que des criminologues, des linguistes et des psychologues avaient publié, avant Freud, des études montrant qu'une erreur de parole peut parfois traduire une pensée dissimulée. Ainsi, dans les années 1880, Hans Gross, le père de la psychologie judiciaire, donnait une série d'exemples de prévenus et de faux témoins qui s'étaient trahis par des lapsus et autres actes manqués. En 1895, Rudolf Meringer, un philologue, et Karl Mayer, un psychiatre, publiaient tout un ouvrage sur les lapsus. Le célèbre lapsus, cité par Freud, du Président de la Chambre autrichienne des députés qui ouvre la séance en disant « Messieurs, je constate la présence de tant de députés et

⁷⁹. E. Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Paris, Minuit, 1973, vol. 1, p. 71.

⁸⁰. A. Kardiner, *Mon Analyse avec Freud*, Belfond, 1978, p. 111.

⁸¹. J.-G. Godin, *Jacques Lacan, 5 rue de Lille*, Seuil, 1990, p. 63.

⁸². Par exemple, à propos des mensonges de Freud concernant Anna O, É. Roudinesco écrit : « Si elle ne fut pas guérie de ses symptômes, elle devint bel et bien une *autre femme* » (*Pourquoi la psychanalyse?*, 1999, Fayard, p. 30). (Italiques d'É. Roudinesco).

⁸³. Cf. W. Broad & N. Wade, *La souris truquée. Enquête sur la fraude scientifique*, Seuil, 1987, 322 p.

déclare, par conséquent, la séance close ! », est précisément un exemple donné d'abord par ces auteurs. En 1900, un numéro entier de la principale revue américaine de psychologie scientifique, la *Psychological Review*, était consacré aux lapsus. Heath Bawden y expliquait, en s'appuyant sur la théorie de Herbart, que les lapsus résultent d'un « conflit entre systèmes mentaux⁸⁴. » Le livre de Freud sur les actes manqués ne paraîtra qu'en 1901. Son originalité consiste à produire des associations d'idées, à partir de lapsus, jusqu'à arriver à un contenu sexuel même lorsque celui-ci ne semble pas du tout en cause.

On peut estimer que ces questions de priorité sont peu importantes. Elles ne le sont, en effet, que si un auteur est présenté comme un génie dont les citations suffisent à asseoir la vérité de toute affirmation.

« La psychanalyse est le refuge de l'unique ; elle est la seule à respecter l'individu »

En réaction à l'enquête de l'Inserm sur l'efficacité des psychothérapies, le gendre de Lacan, Jacques-Alain Miller, déclarait que « la psychanalyse est le refuge de l'unique, de l'approche sur mesure dans un monde qui ne rêve que de clonage⁸⁵ ».

Selon *certain*s psychanalystes, l'objet de la psychanalyse n'est rien d'autre que l'individu singulier. Le psychanalyste ne dispose pas d'un savoir qu'il peut appliquer ou enseigner : « L'expérience d'analyste, dit Lacan, est quelque chose de court. Aucune expérience ne peut prétendre s'appuyer sur suffisamment de monde pour généraliser⁸⁶. » Le psychanalyste # est seulement le « sujet supposé savoir »⁸⁷. La psychanalyse est une expérience strictement personnelle et « le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même⁸⁸. »

Concernant la formation du psychanalyste, le « dernier » Lacan enseignait logiquement :

« Tel que maintenant j'en arrive à le penser, la psychanalyse est intransmissible. C'est bien ennuyeux. C'est bien ennuyeux que chaque analyste soit forcé — puisqu'il faut bien qu'il soit forcé — de réinventer la psychanalyse⁸⁹. »

La psychanalyse est-elle de ce fait la pratique psy la plus respectueuse de la personne ? La réponse devrait venir d'enquêtes sociologiques empiriques sérieuses⁹⁰ et des associations de patients, qui ont

⁸⁴. Pour les références bibliographiques de ces auteurs et quelques autres, voir mon ouvrage *Psychologie de la vie quotidienne*, O. Jacob, p. 283 (notes 4-8) et p. 314 (note 169). Pour la conception de la psychologie scientifique des actes manqués et une critique détaillée de la conception freudienne, voir J. Van Rillaer, *Les illusions de la psychanalyse, op. cit.*, p. 95-120 ; A. Grünbaum (1996) *Les fondements de la psychanalyse. Une critique philosophique*, P.U.F., 1996, p. 283-320.

⁸⁵. *L'Express*, 23 février 2004. Qui ne rêve que de clonage ? Sans doute quelques biologistes, des éleveurs de brebis, Raël et ses disciples... Mais « le monde entier » ? Miller n'en est pas à une « surgénéralisation » près.

⁸⁶. J. Lacan, *Le Triomphe de la religion*, Seuil, 2005, p. 100.

⁸⁷. J. Lacan, « Du sujet supposé savoir », *Séminaire. Livre XI*, Paris, Seuil, 1973, chap. 18.

⁸⁸. J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'Ecole », réédité dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2000, p. 243.

⁸⁹. *Lettres de l'Ecole freudienne*, n° 25, vol. 2, 1979, p. 219s.

⁹⁰. Cf. D. Frischer, *Les analysés parlent*, Stock, 1977. ; M. Maschino, *Votre désir m'intéresse. Enquête sur la pratique psychanalytique*, Hachette, 1982, 254 p.

vécu le traitement comme « clients »⁹¹. Tout le reste est littérature. Signalons toutefois que Freud avait peu de compassion pour ses patients et Lacan encore moins, s'il faut en croire des documents tels que ceux-ci :

Freud écrivait à Pfister le 21 juin 1920 : « Sachez que, dans la vie, je suis terriblement intolérant envers les fous ; je n'y découvre que ce qu'ils ont de nuisible. » et à Reik, en 1929 : « L'analyse a épuisé ma patience à l'égard des tempéraments pathologiques. Dans l'art et dans la vie, je suis intolérant à leur égard.⁹² » Godin note dans le compte rendu de sa didactique chez Lacan : « Il faut se défaire du lien de politesse avec ses patients. Ce conseil, Lacan l'avait donné dans un article et, dans la cure, on le saisissait très vite⁹³. (186) Exemples donnés par Godin : Lacan faisait des séances de moins de cinq minutes, il laissait la porte de son cabinet ouverte pendant les consultations, il ne rendait pas la monnaie quel que soit le billet donné, il giflait les clients qui n'avaient pas assez d'argent sur eux, il lui arrivait de mettre une patiente à la porte en lui donnant des coups de pied dans les fesses. Jacques-Alain Miller résume ainsi l'éthique de son beau-père : « Sa morale relève d'un cynisme supérieur⁹⁴. »

Autre question : la psychanalyse a-t-elle réussi à produire une « science » de l'individuel ?

Commençons par rappeler que toute situation a toujours un caractère particulier. Le moment que vous vivez maintenant, cher lecteur, est unique dans l'histoire de l'univers (la lecture de cette page, là où vous êtes). L'objectif de la science n'est pas de récolter l'infinité des faits et de tous leurs aspects, mais de dégager des faits significatifs, des structures, des processus, des lois (« si A, alors B et non C »). *C'est grâce à la connaissance de lois et en tenant compte des particularités de la personne* que des médecins et des psychologues peuvent aider efficacement des personnes qui souffrent considérablement. Il n'y a pas de véritable science de l'individuel, si ce n'est l'Histoire. Et encore : même si l'objet de l'Histoire est constitué de réalités singulières, les procédures de la connaissance historique sont soumises à des règles du même type que celles auxquelles se soumettent les autres sciences empiriques⁹⁵. Par ailleurs, l'historien cherche lui aussi à expliquer des événements et, pour cela, se réfère à des « lois » économiques, sociologiques, psychologiques.

Le psychanalyste, bien plus que le psychologue scientifique, abstrait et généralise ! Alors que le second dit que, chez les enfants de cinq ans, un peu plus de la moitié préfère le parent du sexe opposé, le psychanalyste affirme que le complexe d'Œdipe est *universel*. Le scientifique veut bien admettre que certaines femmes préféreraient être des hommes, notamment à cause de leur statut, mais Freud affirme que la psychologie de *toutes* les femmes est polarisée par « l'envie du pénis⁹⁶. »

Toute science est « réductionniste ». La conception freudienne, elle, se caractérise par un réductionnisme *excessif*.

Freud écrivait par exemple :

⁹¹. En France, cf. Mediagora (association de patients phobiques, <http://mediagora.free.fr>) et l'Association française pour les T.O.C., <http://aftoc.perso.neuf.fr/>)

⁹². Th. Reik, *Trente ans avec Freud*, Bruxelles, Complexe, 1975, p. 9.

⁹³. J.-G. Godin, *Jacques Lacan, 5 rue de Lille, op. cit.*, p. 186.

⁹⁴. « En finir avec Freud ? » Débat J.-A. Miller et M. Onfray, *Philosophie magazine*, n° 36, 2010, p. 15.

⁹⁵. Pour une discussion élaborée, voir les ouvrages de G.-G. Granger : *Pensée formelle et sciences de l'homme*, Aubier, 1960, 226 p. ; *La science et les sciences*, P.U.F., Que sais-je ?, 128 p.

⁹⁶. É. Roudinesco écrit que « Freud n'a pas cessé de remanier ses propres concepts » et donne précisément cet exemple : « Il a modifié sa théorie de la sexualité en fonction de son expérience clinique — auprès des femmes en particulier » (*Pourquoi la psychanalyse?, op. cit.*, p. 155). En réalité, comme le montre les affirmations de Freud sur ce sujet, que j'ai rassemblées dans *Les illusions de la psychanalyse, op. cit.*, p. 225-227), Freud a *toujours* expliqué *l'essentiel* de la psychologie féminine par le complexe de castration et le « *Penisneid* ».

« L'évolution de l'homme, telle qu'elle s'est effectuée jusqu'à présent, ne requiert pas d'autre explication que celle des animaux, et s'il existe une minorité d'êtres humains qu'une tendance irrésistible semble pousser vers des niveaux de perfection de plus en plus élevés, ce fait s'explique tout naturellement, en tant que conséquence de cette répression d'instincts sur laquelle repose ce qu'il y a de plus précieux dans la culture humaine⁹⁷. »

À Binswanger, qui déplorait son naturalisme, il répondait :

« Je n'ai jamais séjourné que dans le rez-de-chaussée et le souterrain de l'édifice. Vous affirmez que si l'on change de point de vue, on voit aussi un étage supérieur, où logent des hôtes aussi distingués que la religion, l'art, etc. Vous n'êtes pas sur ce point le seul, la plupart des exemplaires cultivés de *l'homo natura* pensent ainsi. Vous êtes là conservateur, et moi, révolutionnaire. Si j'avais encore une vie de travail devant moi, j'oserais assigner aussi à ces personnages de haut lignage une demeure dans ma basse maisonnette. Pour la religion, je l'ai déjà trouvée, depuis que je suis tombé sur la catégorie "névrose de l'humanité"⁹⁸. »

« La psychanalyse est un rempart contre le totalitarisme »

Freud n'était pas particulièrement démocrate. Il écrivait qu'« on ne peut se dispenser de la domination de la masse par une minorité, car les masses sont inertes et dépourvues de discernement⁹⁹ » et que « les hommes sont bien, en moyenne et pour une grande part, une misérable canaille¹⁰⁰ » (ce dernier mot a été beaucoup utilisé par Lacan et donc par son gendre J.-A. Miller). Son système de pensée favorise une « subjectivisation » ou « surindividualisation » de tous les problèmes psychologiques : l'explication finale est toujours trouvée dans la vie « intérieure », les éternels éléments de l'« âme » (libido, pulsions de vie et de mort, complexes d'Œdipe et de castration, envie du pénis) et le vécu de la petite enfance. À la fin de sa vie, Freud écrit encore que le facteur traumatique causant la névrose se situe entre la deuxième et la quatrième année de la vie¹⁰¹.

On comprend dès lors les critiques de psychologues scientifiques (qui accordent de l'importance aux interactions avec l'entourage et pas seulement celles la petite enfance), des sociologues et des marxistes.

En juin 1949, la revue marxiste *Nouvelle Critique* publiait un texte, qui deviendra célèbre : « La psychanalyse, idéologie réactionnaire ». On y expliquait que la psychanalyse, sous couvert de scientificité, est en réalité un instrument politique. Elle dépolitise l'individu, fait du révolté un « névrosé », sert d'opium pour les classes moyennes. « La psychanalyse vient renforcer la psychotechnique ordinaire dans un travail policier qui fonctionne au service du patronat et de l'occupant américain en vue de l'élimination des indociles et des résistants¹⁰². » Il est amusant de constater que, depuis la publication du rapport de l'Inserm sur les psychothérapies en 2004, les

⁹⁷. « Au-delà du principe de plaisir » (1920), *Essais de psychanalyse*, Payot, 1963, p. 53 ; *Œuvres complètes*, P.U.F., 1996, XV, p. 314.

⁹⁸. L. Binswanger, *Discours, parcours, et Freud, op. cit.*, p. 254.

⁹⁹. *L'avenir d'une illusion* (1927), P.U.F., Quadrige, 1995, p. 8.

¹⁰⁰. « Lettre du 2 décembre 1927 à Arnold Zweig », *Correspondance Freud-Zweig*, Gallimard, 1973, p. 36.

¹⁰¹. *L'homme Moïse et la religion monothéiste* (1939), Gallimard, 1989, p. 161.

¹⁰². Cité par A. Ohayon, dans « Freud », *Les Cahiers de Science et Vie*, Hors série n° 22, 1994, p. 89. Pour une critique marxiste de la psychanalyse, voir M. Legrand, *Psychanalyse, science, société*, Mardaga, 1983, 280 p.

lacaniens utilisent sans cesse ce même vocabulaire en se contentant de remplacer « psychanalyse » par « TCC ».

Au cours des années 1970, Lacan a réussi à intéresser des intellectuels marxistes. Une des raisons tenait à son discours anti-institutionnel, que Sherry Turkle a appelé « le protestantisme psychanalytique ». Pour Lacan, « la seule règle doit être qu'il n'y a pas de règles établies, [...] l'analyste ne s'autorise que de lui-même. [...] La psychanalyse est plus une vocation qu'une carrière et aucune institution ne peut garantir la force qu'exerce intérieurement l'appel d'une vocation chez un individu¹⁰³. »

Le succès du lacanisme tient en grande partie à la glorification du désir individuel. Philippe Julien — cofondateur de l'Association pour une école de psychanalyse — résume l'« éthique » qui en découle :

« L'éthique de la psychanalyse n'est pas celle de la loi du devoir pour le service assuré du bien-être physique, psychique et social, mais celle de la loi du désir, qui est l'art de conjointre érotique et courtoisie »¹⁰⁴. »

Aujourd'hui, un certain nombre de lacaniens présentent la psychanalyse comme le rempart contre le totalitarisme¹⁰⁵. À les en croire, les psychanalystes seraient partout et toujours les héros de la liberté et de la résistance à l'oppression. É. Roudinesco va jusqu'à dire que « La psychanalyse fut *partout et toujours* interdite d'enseignement et de pratique par *tous* les pouvoirs dictatoriaux, à commencer par celui mis en place par les nazis. [...] Plusieurs représentants [de la psychanalyse] furent persécutés, *exterminés, torturés à cause de leurs idées*¹⁰⁶. » Elle oublie ce qu'elle écrivait cinq ans plus tôt : « Les dictatures militaires n'ont pas empêché l'expansion de la psychanalyse en Amérique latine (notamment au Brésil et en Argentine)¹⁰⁷. » En effet, l'Argentine, sous le régime des généraux, n'en était pas moins, « l'Eldorado de la psychanalyse »¹⁰⁸. É. Roudinesco ne cite pas un seul nom de psychanalyste *exterminé* ou *torturé* uniquement à cause de sa qualification de psychanalyste (il y a eu évidemment des psychanalystes juifs exterminés, parce qu'ils étaient Juifs)¹⁰⁹. Rappelons aussi que plusieurs psychanalystes — par exemple Boehm et Müller-Braunschweig — rallièrent la cause nazie et continuèrent à travailler comme psychanalystes au sein de l'Institut Göring¹¹⁰.

François Roustang, qui vécut pendant des années l'aventure lacanienne, écrit au sujet des prétendus effets subversifs de la psychanalyse :

« La psychanalyse gêne le pouvoir absolu, mais pas plus, ou peut-être beaucoup moins, que quelques hommes d'église incapables de supporter l'esclavage, qu'un syndicat animé par la justice, qu'un groupuscule d'étudiants décidés qui ne redoutent pas la mort¹¹¹. »

¹⁰³. S. Turkle, *La France freudienne*, Paris, Grasset, 1983, p. 35.

¹⁰⁴. P. Julien, « L'approche freudienne de Lacan », dans Mony Elkaïm ; dir., *A quel psy se vouer?*, Seuil, 2003, p. 31.

¹⁰⁵. C'est le cas de P. Marie et de J.-P. Winter, dans le hors-série du *Nouvel Observateur*, « La psychanalyse en procès », novembre 2004, p. 23 et 55.

¹⁰⁶. *Temps Modernes*, 2004, n° 627, p. 244 (je souligne).

¹⁰⁷. *Pourquoi la psychanalyse*, op. cit., p. 172.

¹⁰⁸. S. Leclair et l'A.P.U.I.P., *Etats des lieux de la psychanalyse*, Albin Michel, 1991, p. 215.

¹⁰⁹. Signalons qu'un nombre impressionnant de pionniers des thérapies comportementales sont juifs : Hans Eysenck, Israël Goldiamont, Arnold Goldstein, Marvin Goldfried, Mark Isaacs et beaucoup d'autres. S'ils avaient vécu dans l'Allemagne nazie, ils auraient connu le même sort que les psychanalystes juifs.

¹¹⁰. F. Kaltenbeck, « Un trauma. Les psychanalystes et le nazisme », *L'Ane. Le magazine freudien*, 10, 1983, p. 27.

¹¹¹. ... *Elle ne le lâche plus*. Paris: Minuit, p. 175.

Ayant vécu durant des années dans une association de psychanalyse, puis dans une association de thérapie comportementale, je peux témoigner du fait qu'on trouve dans les deux courants un large éventail d'attitudes politiques. Les anathèmes politicistes que lancent aujourd'hui les lacaniens, en particulier contre les thérapies qui obtiennent les meilleurs résultats, ne sont qu'une forme de propagande qui ne correspond nullement aux pratiques objectivement observables. Faut-il rappeler que le pays au monde où le courant cognitivo-comportemental s'est le mieux développé, la Hollande, est un des pays les plus démocratiques de la planète ?

« Hors de l'Église freudienne, point de salut »

Depuis les années 1880, des dizaines de psychothérapies ont été élaborées. Certaines sont des avatars du modèle freudien, mais pas toutes. Un ensemble de procédures se sont développées en opposition au paradigme viennois : les thérapies comportementales et cognitives (TCC). On peut les définir comme des traitements qui s'appuient sur des découvertes de la psychologie scientifique, pour faciliter l'apprentissage de nouveaux modes de penser, de ressentir et d'agir.

La principale spécificité des TCC est le souci de scientificité, souci qui procède avant tout — osons le dire — du désir d'être le plus efficace possible dans l'aide apportée aux personnes en souffrance. Soulignons que l'accent mis sur la scientificité n'exclut en rien une attitude respectueuse et chaleureuse. Cette attitude n'est pas seulement une question d'éthique, c'est aussi un enjeu d'efficacité : de nombreuses recherches *scientifiques* ont montré l'importance de facteurs affectifs dans les traitements médicaux et psychologiques¹¹². Les comportementalistes en tiennent compte, bien évidemment.

Une autre spécificité est l'absence d'un Père fondateur et de textes canoniques. Les TCC sont nées dans les années 1950, à différents endroits de la planète. Parmi les pionniers importants, citons Joseph Wolpe (un psychiatre sud-africain qui fut, dans un premier temps, psychanalyste), Hans Eysenck (un psychologue clinicien anglais) et Burrhus Skinner (un psychologue expérimentaliste américain). Une autre caractéristique réside dans l'importance accordée à l'action. Les praticiens des TCC, comme tous les psychothérapeutes, écoutent et expliquent, mais ils ne se contentent pas de cela. Ils invitent leurs patients à expérimenter de nouveaux comportements, en prenant soin de bien doser les difficultés à entreprendre¹¹³.

Dans le monde occidental, la France a été le pays le plus fermé aux TCC. Les lacaniens y sont pour beaucoup, mais le réflexe anti-anglo-saxon a également joué, les TCC s'étant développées dans les pays anglo-saxons, germaniques et nordiques. Progressivement, des psychiatres et des psychologues français se sont intéressés aux TCC. Quelques-uns même parmi les psychanalystes. Daniel Widlöcher fut un des premiers. Le psychanalyste Michel Marie-Cardine a lancé avec un comportementaliste, Olivier Chambon, l'approche « intégrative »¹¹⁴, qui avait déjà remporté un vif succès aux Etats-Unis¹¹⁵. Toutefois, la plupart des freudiens sont restés ignorants ou hostiles aux TCC. Parmi eux, les lacaniens ont toujours été les plus agressifs.

¹¹². Voir par exemple A. Bergin et S. Garfield, *Handbook of psychotherapy and behavior change*, New York, Wiley, 2004, 864 p.

¹¹³. Pour des informations — notamment bibliographiques — voir les sites des associations francophone (www.afforthecc.org), française (www.aftcc.org), belge (www2.ulg.ac.be/aemtc) et les liens qui s'y trouvent.

¹¹⁴. M. Marie-Cardine, O. Chambon et R. Meyer (1994) *Psychothérapies. L'approche intégrative et éclectique*, Toulouse, Le Coudrier, 1994, 180 p.

¹¹⁵. Ce mouvement s'est développé quinze ans plus tôt aux Etats-Unis, grâce notamment au magistral ouvrage de Paul Wachtel, *Psychoanalysis and behavior therapy. Toward an integration*, Basic Books, 1977.

Chez les freudiens, l'ignorance des autres approches tient à leur foi dans les écrits de Freud et au rôle des disciples restés fidèles. Pour eux, le Parole freudienne est la psychologie « profonde », la seule vraie, utile. C'était déjà ainsi du temps de Freud. Le groupe de ses élèves, écrit Paul Roazen, « le révéraient comme un monarque. [...] Tous créaient autour de lui une atmosphère d'autorité prétendument infaillible et absolue. [...] Les disciples de Freud pouvaient être d'une incroyable arrogance, non en leur nom propre, mais pour la psychanalyse¹¹⁶. » Freud lui-même écrivait à Ferenczi le 17 octobre 1910 : « Je ne veux pas que l'énergie de mes Viennois soit détournée sur les chemins de la polémique, et je les tiens en laisse comme des chiens. » Un demi-siècle plus tard, François Roustang observait, alors qu'il était encore dans le sérail lacanien : « Nombre de psychanalystes semblent s'être nourris de la psychanalyse dès le biberon, en font l'unique repère, ne savent rien d'autre que Freud ou Lacan. [...] Il ne se passe plus rien, si ce n'est l'assimilation d'une doctrine avec ses séquelles d'intransigeance, de prétention, d'ignorance crasse et de fanatisme¹¹⁷. »

L'ignorance crasse en matière de psychologie scientifique se trouve notamment illustrée par Mme Roudinesco. Nous l'évoquons à titre d'exemple, car elle est la plus médiatique des freudiens, celle qui dit, dans *Le Monde*, *L'Express* et *Le Point*, ce qu'est la psychanalyse et ce que sont les autres approches. Prenons une page — la 95^e — de son best-seller *Pourquoi la psychanalyse ?* É. Roudinesco écrit que « le béhaviorisme s'appuie sur l'idée que le comportement humain obéit au principe du stimulus-réponse (SR) ». Il est vrai que, dans les années 1910, Watson insistait sur l'importance d'observer des comportements et les stimuli qui les suscitent, plutôt que de tout expliquer par des entités mentales. Toutefois, dès 1931, Skinner, le plus grand nom du *béhaviorisme*, expliquait la nécessité de « troisièmes variables » pour rendre compte des variations de la relation entre un stimulus et la réponse. L'année suivante, Edward Tolman publiait un ouvrage majeur du *béhaviorisme*, dans lequel il montrait la nécessité, pour analyser un comportement, de tenir compte des anticipations des effets du comportement et pas seulement ce qui le précède¹¹⁸. Aujourd'hui, ce ne sont pas moins de six variables que les comportementalistes prennent toujours en compte : le comportement, les stimuli antécédents, les cognitions, les affects, l'état de l'organisme, les conséquences anticipées. Cela se lit aujourd'hui dans n'importe quel manuel de psychologie scientifique.

A la même page, É. Roudinesco écrit : « Le *béhaviorisme* est une variante du *comportementalisme* », ce qui revient à dire que le *skate-board* est une variante de la *planche à roulette*. Tout étudiant en psychologie, qui a réussi sa première année d'étude, sait que *comportementalisme* est synonyme de l'anglicisme *béhaviorisme*, ce que l'on apprend aussi, tout simplement, en consultant *Le petit Robert*. Toujours à la même page, Mme Roudinesco écrit qu'« on classe souvent le béhaviorisme dans la psychologie cognitive ». En fait, l'expression « psychologie cognitive » désigne l'étude scientifique des processus cognitifs. À ma connaissance, É. Roudinesco est le premier auteur à proposer une classification aussi loufoque. Encore à la même page, elle déclare que « la psychologie cognitive se veut scientifique en prétendant faire dépendre du cerveau non seulement la production de la pensée, mais l'organisation psychique consciente et inconsciente ». En réalité, les spécialistes de la psychologie cognitive s'estiment scientifiques parce qu'ils utilisent la méthode scientifique pour étudier des processus cognitifs. Il ne suffit évidemment pas de dire que la production de la pensée dépend du cerveau pour être scientifique...

L'ignorance de bonne ou de mauvaise foi des freudiens a duré jusqu'en février 2004. Les chroniques pys dans la presse étant généralement rédigées par des freudiens, *le faux dilemme* « *psychanalyse ou médicament* » a été martelé jusqu'à en faire une évidence du sens commun. Lorsque paraissait un ouvrage critiquant la psychanalyse, il en était parfois question, mais c'était pour rappeler le soi-disant dilemme. Ainsi, la recension faite par *Le Monde* (27 décembre 1996) du livre de

¹¹⁶. *La saga freudienne*, Paris, P.U.F., 1986, p. 233s.

¹¹⁷. *Un destin si funeste*, Paris, Minuit, 1976, p. 45.

¹¹⁸. E. Tolman, *Purposive behavior in animals and men*, New York, Century, 1932, 462 p.

Grünbaum¹¹⁹, sur les faiblesses de la psychanalyse, concluait par cette mise en garde : « L'ironie mordante qui sourd à chaque page de ce livre érudit trahirait-elle le projet véritable de cette entreprise : l'éradication de la psychanalyse et du traitement mis au point par Freud, qui ne laisserait aux malades d'autre choix que les antidépresseurs ? »

La diffusion de ce faux dilemme explique ce qui, dans l'esprit de Mme Roudinesco, est un paradoxe : « La France, écrit-elle, est aujourd'hui le pays d'Europe où la consommation des psychotropes (à l'exception des neuroleptiques) est la plus élevée et où, simultanément, la psychanalyse s'est le mieux implantée, aussi bien par la voie médicale et soignante (psychiatrie, psychothérapie) que par la voie culturelle (littérature, philosophie)¹²⁰. » Il est évident que dans un pays où peu de gens peuvent se payer une cure psychanalytique et où les médecins constatent l'inefficacité des interprétations freudiennes, le principal outil thérapeutique des troubles mentaux est le médicament¹²¹. Dans un pays comme la Hollande, qui compte le plus grand nombre de thérapeutes comportementalistes par habitants, la consommation des psychotropes est une des plus faibles qui soit. Ce n'est pas un hasard.

La position monopolistique du freudisme français sur le « marché » des troubles mentaux a subi un tsunami le 26 février 2004 : la publication du grand rapport de l'Inserm (*Institut national de la santé et de la recherche médicale*) sur l'efficacité des psychothérapies, concluant à l'efficacité nettement supérieure des TCC pour la plupart des troubles¹²². La réaction a été immédiate. Elle redoublera de vigueur suite à la sortie du *Livre noir*. Le slogan : hors de l'Église freudienne, point de salut. Ce ne sont pas les flammes éternelles mais, selon les mots de Jacques-Alain Miller, il s'agit de « pratiques abominables » des « frères qui commettent des fautes très graves¹²³. » *L'Express*, *Le Monde*, *Le Point* ont immédiatement ouvert leurs colonnes aux deux principaux porte-parole de la psychanalyse à la française : Miller, l'héritier de Lacan, et É. Roudinesco, qui « ne fait partie d'aucune association psychanalytique¹²⁴ », mais qui n'en paraît pas moins comme l'incarnation de la pensée freudienne médiatisée¹²⁵.

Principale stratégie : Inspirer la peur à ceux qui voudraient sortir du giron psychanalytique. Les leaders d'opinion du freudisme ont monté en hâte des épouvantails pour neutraliser toute envie d'aller voir de plus près la réalité des faits. A croire É. Roudinesco, « l'Homme comportemental devrait renoncer à toute forme de liberté pour devenir l'esclave de ses neurones et de sa cognition : ni affect, ni souffrance, ni parole, ni rébellion¹²⁶ ». Elle ne cite aucun ouvrage de psychologie scientifique qui autorise un tel tableau. Selon elle, l'exemple par excellence des TCC est le traitement d'une phobie d'araignée. Tout comportementaliste sérieux sait que l'on peut réduire cette peur en apprenant d'abord au patient comment se calmer, puis en le confrontant très progressivement à des araignées, d'abord avec de petits spécimens enfermés dans un bocal transparent puis, si le patient est d'accord,

¹¹⁹. Adolf Grünbaum, *Les fondements de la psychanalyse. Une critique philosophique*, trad., Paris, P.U.F., 1996, 464 p.

¹²⁰. É. Roudinesco, *Pourquoi la psychanalyse ?*, Fayard, 1999, p. 32.

¹²¹. P. Légeron, « Trop de prozac, trop de divan : la double exception française », In : 1^{ère} éd. du *Livre noir de la psychanalyse*, p. 292-299. Ed. « 10/18 », 2007, p. 372-381.

¹²². Voir supra, J. Cottraux : « La psychanalyse soigne-t-elle ? »

¹²³ Jacques-Alain Miller (2006) éd., *L'Anti-livre noir de la psychanalyse*, Seuil, 2006, p. 12.

¹²⁴. C'est É. Roudinesco elle-même qui le dit dans *Pourquoi tant de haine ? Anatomie du Livre noir de la psychanalyse*, Navarin, 2005, p. 30. Le fait de ne pas faire partie d'une association de psychanalystes n'interdit nullement de se dire « psychanalyste ». Du point de vue légal, tout le monde a le droit de faire de l'analyse psychologique, freudienne ou autre, et de se présenter comme *psychanalyste* ou *analyste*.

¹²⁵ Sur la position privilégiée que Mme Roudinesco a réussi à détenir dans les médias, voir *Les Cahiers de Psychologie politique* [En ligne], Numéro 11, URL : <http://lodel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=622>

¹²⁶ In : *Temps Modernes*, 2004, n° 627, p. 243.

avec de plus grandes bêtes en liberté, évidemment non vénimeuses¹²⁷ Tout comportementaliste sait qu'une confrontation brutale intensifierait à coup sûr la peur au lieu de la réduire. Version Roudinesco dans *Le Monde* (14-2-2005) : « Les comportementalistes prétendent guérir des phobies en trois semaines en *obligeant* un patient qui redoute les araignées à plonger sa main dans un *bocal rempli* d'inoffensives *mygales*. » (je souligne). Version Miller dans *L'Express* (23-02-2004) : « Les thérapies cognitivo-comportementales sont des méthodes cruelles qui passent par l'exposition du sujet au trauma lui-même — par exemple en mettant un patient phobique des cafards devant des cafards. La première fois, il hurle, la deuxième fois un peu moins et, au bout de quelque temps, on considérera qu'il est guéri ! C'est du maquillage : les effets, s'ils existent, sont transitoires ou superficiels, quand ils ne se révèlent pas nocifs. »

Ces missionnaires du freudisme, bien sûr, ne donnent aucune référence bibliographique à leurs grotesques caricatures. Est-il tout de même possible qu'un « comportementaliste » agisse de la sorte ? Il faut rappeler que le titre de *comportementaliste* n'étant pas plus légal que celui de *psychanalyste* ou de *graphologue*, n'importe qui peut l'utiliser. Il n'est donc pas inenvisageable que quelqu'un, qui se dit « comportementaliste », fasse n'importe quoi.

À en croire É. Roudinesco, Miller et Cie, les TCC ne sont pas seulement « cruelles » : ce sont « des entreprises de décérébration subjective¹²⁸ », comparables à la scientologie¹²⁹. « Le patient n'a plus le droit de faire des expériences en son nom, il doit se soumettre à l'expérimentation que les autres veulent faire sur lui¹³⁰ », « il est pris pour un rat de laboratoire » et « se trouve ratifié »¹³¹. Les comportementalistes sont « des dresseurs d'hommes, comme il y a des dresseurs d'ours, de chevaux ou d'otaries.¹³² » Tout cela est proféré sans aucune référence précise de aux publications des professionnels des TCC. On ne s'étonnera pas des réactions indignées de patients qui ont bénéficié de TCC. Ainsi, après les propos tenus par Mme Roudinesco le 12 mars 2004 sur le site de la Cité des Sciences, Annie Gruyer, fondatrice de Mediagora¹³³, écrira dans une lettre ouverte : « Comment peut-on laisser dire que les personnes qui font une thérapie cognitivo-comportementale sont des “rats de laboratoire”. C'est une injure et c'est indigne ! »

Autre stratégie vieille comme le monde : *ridiculiser, faire croire que l'adversaire est débile*. Selon Mme Roudinesco, l'objectif des auteurs du *Livre noir* est de « réduire l'individu à la somme de ses comportements et à dénoncer toute tentative d'explorer l'inconscient.¹³⁴ » Tout lecteur du *Livre noir* pourra vérifier et juger. Quant aux TCC, elles se présenteraient comme « une nouvelle science de la normalisation des consciences qui prétend guérir scientifiquement les maux de l'âme en dix séances et sans aucun échec. » La chroniqueuse du *Monde* ajoute : « Si cela était vrai, les inventeurs de cette fabuleuse technique auraient déjà reçu le prix Nobel.¹³⁵ » Faut-il encore répéter que Mme Roudinesco ne donne aucune référence bibliographique pour ses hallucinantes affirmations ?

¹²⁷ Pour une lecture rapide, voir J. Van Rillaer, *Peurs, angoisses et phobies*, 1997, Bernet-Danilo, 64 p. — Pour une lecture plus approfondie, voir Chr. André, *Psychologie de la peur*, Odile Jacob, 2004, 366 p.

¹²⁸ *L'Anti-livre noir de la psychanalyse, op. cit.*, p. 75.

¹²⁹ *Ibid.*, p. 54.

¹³⁰ *Ibid.*, p. 274.

¹³¹ *Ibid.*, p. 71.

¹³² « J.-A. Miller répond aux anti-Freud », *Le Point*, 22-9-2005.

¹³³ Association de patients souffrant d'anxiété et de phobies (<http://mediagora.free.fr/index.htm>).

A. Gruyer a fait une excellente présentation du point de vue des patients traités par des TCC dans O. et Ph. Fontaine, éd., *Guide clinique des thérapies comportementales et cognitives*, Retz, 2006, p. 153-179.

¹³⁴ *Pourquoi tant de haine ?*, Navarin, 2005, p. 15.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 56. Je souligne.

Dernier échantillon de ce qui se trouve à chaque page de *L'Anti-Livre noir*. Selon Agnès Aflalo, « les TCC reposent sur l'équation scientifique : chien russe + ordinateur américain = homme¹³⁶ ». On peut mesurer l'énormité de cette formulation en consultant le premier manuel important de TCC, paru il y a quarante ans¹³⁷. Il n'y est pas question d'ordinateur... et l'expérience du chien de Pavlov y occupe une page (la 62^e) sur les 642 que compte l'ouvrage...

Freud refusait les discussions publiques sur la valeur de la psychanalyse. Il écrivait à Oscar Pfister : « Les débats ne peuvent que demeurer aussi infructueux que les controverses théologiques au temps de la Réforme¹³⁸. » Vous avez bien lu : « controverses théologiques ». Dès 1910, Eugène Bleuler qualifiait le cercle des freudiens, dont il avait fait partie, de « secte intolérante ». La secte a grandi, elle a réussi, elle est devenue une Eglise, une Eglise qui propage l'idée que « celui qui croira sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné »¹³⁹. Aux yeux des gardiens du temple, ceux qui préfèrent les lumières de la science psychologique aux dogmes freudiens, « commettent des fautes très graves » (*dit plus haut*) , ils pêchent contre l'esprit et perdent leur âme.

¹³⁶ « Le symptôme biopsychosocial », *L'anti-livre noir de la psychanalyse, op. cit.*, p. 45.

¹³⁷ F. Kanfer et J. Phillips, *Learning Foundations of Behavior Therapy*, Wiley, 1970. Cet ouvrage a servi pendant près de dix ans de référence majeure pour la formation des comportementalistes anglo-saxons et hollandais.

¹³⁸ Lettre du 28-5-1911, dans S. Freud & O. Pfister, *Briefve. 1909-1939*, Fischer, 1963.

¹³⁹ *Évangile selon Saint Marc*, 16 : 16.